

*Regards croisés d'hier et d'aujourd'hui :
les enfants interrogent...*

2008 - Livret d'accompagnement du sentier de découverte



Saint-Senoux entre 1920 et 1940

Avant-propos



Nous sommes quelques anciens Sennonais survivant d'un monde dépassé face à des écoliers de Saint-Senoux, issus du pays ou venus d'ailleurs, en marche dans le 21^{ème} siècle.

Ravis de ressusciter notre enfance et notre jeunesse, nous nous sommes fait un plaisir de raconter les faits marquants de notre existence rustique, champêtre et rude et à évoquer un passé néanmoins tout proche. Quelques décennies seulement nous séparent et pourtant nous avons l'impression de ne pas vivre sur la même planète !


Attentifs, souvent étonnés, les enfants nous ont écoutés, leurs grands yeux écarquillés. Mieux encore, et cela a été un vrai bonheur, ils nous ont posé des questions pertinentes, drôles mais justes.

Nous avons senti leur curiosité de découvrir leurs racines; nous avons décelé leur envie de relier ce passé, jusque là ignoré, à leur présent insouciant et à leur avenir incertain. Nous avons discerné leur besoin de comprendre pourquoi en si peu de temps les changements ont été si profonds.

Avec nostalgie, nous les avons quittés souhaitant qu'ils se détachent d'un monde devenu trop virtuel et qu'ils gardent en mémoire les souvenirs d'autrefois. "On ne sait pas où l'on va, mais on doit savoir d'où l'on vient".

Les aînés.



	Le parcours	4-5
	Au quotidien	6-7
	S'instruire.....	8-9
	Vivre au foyer	10-11
	Vivre au village	12-13
	Bien-être, mal-être	14-15
	La part du rêve	16-17
	Les cercliers	18-19
	Percevoir le monde	20-21
	Le gallo	22-23

Mémoire vive



Durant plusieurs centaines de générations, notre organisation sociale s'est appuyée sur un mode de vie aux repères stables : la famille, le clan... et un monde dont l'horizon au quotidien ne dépassait pas quelques kilomètres. En l'espace de trois générations cette organisation millénaire a été bousculée.

Les enfants perçoivent leurs grands-parents comme sortis d'un passé improbable et, en retour, les grands-parents sont dans l'incapacité d'imaginer le monde dans lequel vivront leurs petits-enfants. Nous ne percevons plus le discours des anciens qu'à travers une loupe déformante, celle des préjugés et des émotions de notre époque.

Nos racines s'effacent peu à peu. Le village, le clan, la tribu, ne sont plus là pour asseoir une mémoire collective capable d'aider à comprendre le passé pour mieux percevoir l'avenir.

Quelques petites communes, à l'écart du tourbillon des grandes métropoles, tentent de préserver des liens avec ce passé, pourtant si proche.

Blotti au creux de son écrin de verdure, Saint-Senoux est de celles-là.

Un sentier d'interprétation, et ce guide qui le complète, vous invitent à ouvrir cet écrin pour y chercher quelques-unes des clés nécessaires à la compréhension de nos racines ; des clés qui pourraient bien s'avérer essentielles pour les générations futures.

Vous découvrirez le parcours d'interprétation à proximité du bourg. A la manière des sept jours de la semaine, il ouvre symboliquement sept portes d'entrée temporelles qui vous ramèneront soixante-dix ans en arrière.

Ce guide a été réalisé grâce aux témoins de la vie rurale traditionnelle à Saint-Senoux qui ont accepté de répondre aux questions des enfants des écoles. Pour chaque thématique, vous découvrirez des informations historiques ou pratiques ainsi qu'une invitation à la réflexion.

Bonne lecture et bon voyage dans notre mémoire vive Sénnonaise.





Départ du circuit

Un parcours jalonné de sept stations de découverte a été conçu pour être accessible à toute la famille. Nous recommandons cependant la plus grande prudence lors de la traversée de la D84 ainsi que le long

de la route permettant l'accès au village de Cambertu. En raison de la proximité du bourg et des lotissements, le promeneur veillera également à respecter les limites de propriétés et l'intimité des habitants.

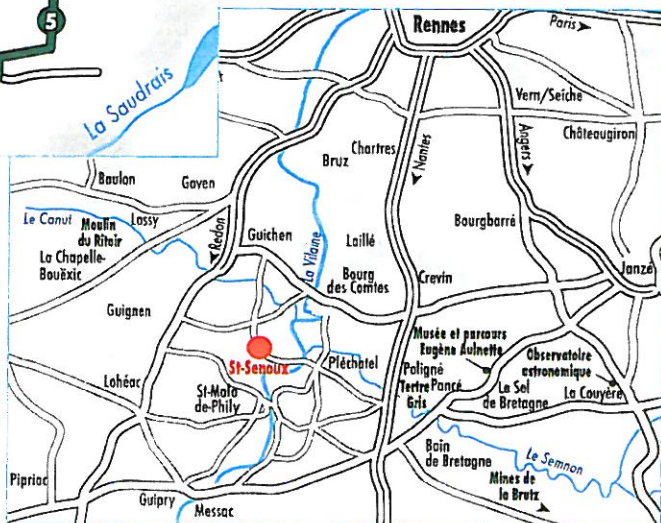


Les stations du parcours :

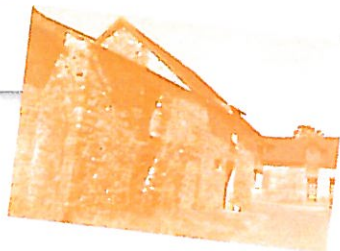
- 1 - Un matin comme les autres. (p. 6-9)
- 2 - Au lavoir. (p. 10-13)
- 3 - Joies et inquiétudes. (p. 14-15)
- 4 - Jeudi... un jour sans école. (p. 16-17)
- 5 - Préparer le travail. (p. 18- 19)
- 6 - Faire les cercles. (p. 18- 19)
- 7 - Coupé du monde. (p. 20-21)

A découvrir également :

- Le sentier du Tertre Gris
- Le Moulin du Ritoir
- Le musée Eugène Aulnette et le sentier d'interprétation
- L'observatoire astronomique de La Couyère
- Les mines de la Bruz



La maison à Saint-Senoux il y a 70 ans.



Il y a soixante-dix ans, les maisons ne comprennent le plus souvent qu'une seule pièce habitable. Toute la famille vit dans la salle commune qui sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine et de salle d'eau.

La grande cheminée est la seule source d'énergie aussi bien pour le chauffage de la pièce que pour la cuisson des aliments. Les gestes pour entretenir le feu ont de ce fait une grande importance dans les rituels quotidiens.

Sans eau courante c'est aux enfants que revient souvent la tâche de remplir les seaux au puits le plus proche. Les lits sont surmontés d'une double toile suspendue au "ciel de lit" qui préserve un minimum d'intimité. L'armoire, la grande table familiale, les accessoires de cuisine suspendus au plafond, les bancs, constituent l'essentiel du mobilier sur un sol en terre battue.

Il n'y a pas d'électricité et l'éclairage est assuré par les lampes à pétrole ou les bougies.

Quelles sont les équipements dont nous disposons aujourd'hui au quotidien qui n'existaient pas il y a 70 ans ?



Une cuisine aujourd'hui

Réponses en dernière page

Témoignages

La vie au quotidien il y a 70 ans



Station 1

De la naissance à la mort, enfants, parents, grands-parents et parfois même oncles et tantes partageant au quotidien les joies et les peines dans l'unique pièce de vie. La partie centrale fait office de salle à manger tandis que le couchage est disposé aux coins et le longs des murs.

Les enfants : dans une pièce il n'y a que quatre coins, comment faisiez-vous pour dormir aussi nombreux ?

Bernard : Il y avait parfois deux ou trois enfants dans le même lit. Chez moi il n'y avait qu'une fille dans la maison, elle devait dormir toute seule. Moi je couchais avec mes deux frères.

François : la nuit ce n'était pas toujours facile : les pleurs des enfants se mêlaient parfois aux ronflements des papys et mamies.

Les enfants : il n'y avait pas d'eau courante, comment faisiez-vous pour vous laver ?

Bernard : pour la "grande toilette", une fois par semaine, on remplissait une grande bassine, une lessiveuse et on passait chacun notre tour. On se lavait dans la même eau. Les autres jours on se contentait d'une "toilette de chat" avec un coin de serviette et un peu d'eau dans une cuvette.

Les enfants : c'était loin pour aller à l'école ?

François : quelques uns parcouraient quatre à cinq kilomètres à pied le matin et autant le soir à travers bois ou par des chemins de traverse parfois très boueux.

Ni bus, ni vélos. L'hiver ils partaient souvent de nuit et revenaient de nuit.

Les enfants : vous avez de bons souvenirs ?

François : je n'ai que des bons souvenirs. C'était la vie familiale à cent pour cent. On était bien ensemble, comme dans un nid d'oiseau.

Bernard : dans le village tout le monde se connaissait, beaucoup appartenaient à la même famille.

Une âme, une sensation, une odeur.

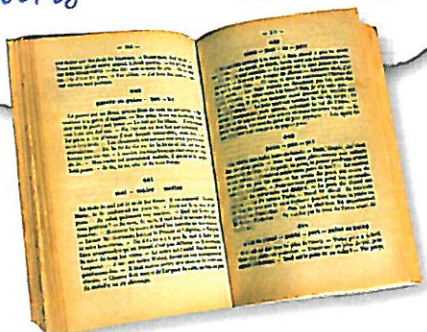
On vit aujourd'hui dans un monde standardisé, aseptisé, filtré, désodorisé à l'intérieur et souvent pollué à l'extérieur.

Autrefois chaque lieu avait une âme, chaque instant était source d'émotion, souvent associés à une odeur. Odeur de l'encaustique des meubles, odeur de l'encre à l'école, odeurs et chaleur du foyer, odeurs du dimanche et odeurs des quatre saisons. La diversité des sensations était à l'image de la richesse de la vie affective.

Malgré la dureté de la vie matérielle, malgré la promiscuité de l'habitat, malgré la guerre, les anciens évoquent unanimement une jeunesse heureuse.

Sur quoi s'appuieront les jeunes dans soixante-dix ans pour dire qu'ils auront eu une jeunesse heureuse ?

L'école il y a 70 ans



Les odeurs de craie et d'encre violette, le cliquetis des plumes au fond des encriers de porcelaine, le tableau noir, les cartes de géographie et le vieux poêle à bois; l'ambiance de la salle de classe, il y a soixante-dix ans, est chargée des joies et des tourments de générations d'élèves. En l'absence de cinéma et de télévision c'est le seul endroit permettant de se représenter et d'appréhender le monde extérieur. Pour certains, c'est également là que va s'exercer "l'appel du large": pouvoir imaginer un avenir au-delà des quelques kilomètres de l'univers quotidien.

L'instituteur est l'un des trois personnages les plus importants de la commune. Souvent nommé pour une période plus longue que

le maire ou le curé, il est, de par son contact quotidien avec les enfants, la mémoire de toutes les familles et parfois le gardien de leurs secrets. C'est l'autorité "intime" auquel on se réfère en premier.

L'enseignement est immuable aussi bien dans son contenu que dans ses méthodes. Les grand-parents n'ont pas de difficultés à venir en aide à leurs petits-enfants. C'est un monde cohérent, sans surprises mais qui sait aussi garder sa part de mystère.

Aujourd'hui comme hier, l'école ne doit pas se résumer en un lieu d'acquisition des connaissances, c'est le monde de la culture au sens premier du terme, c'est le "logiciel" qui nous permet de bien vivre ensemble.

Les cauchemars de plusieurs générations d'écoliers :

- Pour remplir un bassin on dispose de deux robinets. Le premier remplit le bassin en 10 mn. Le second remplit le bassin en 20 mn.
En ouvrant les deux robinets en même temps combien de temps faudra-t-il pour remplir le bassin ?
- Deux trains quittent deux villes distantes de 130 km à 14h30.
L'un roule à 80 km/h l'autre à 105 km/h.
A quelle heure vont-ils se croiser ?

Réponses en dernière page.

Témoignages

Le quotidien de l'écolier
en blouse noire

Station 1

Les enfants : à quelle heure fallait-il se lever pour aller à l'école ?

Yvette : pour certains la journée commençait dès cinq heures du matin. Il fallait aller ramasser de l'herbe pour les animaux. Lorsqu'ils arrivaient à l'école à huit heures ils tombaient de sommeil !

Les enfants : à partir de quel âge allait-on à l'école ?

François : il n'y avait pas de maternelle, on commençait au plus tôt à cinq ans, quelque fois plus tard en fonction de la distance à parcourir pour aller à l'école.

Les enfants : vous alliez à la cantine le midi ?

François : il n'y avait pas de cantine. Ceux des villages partaient avec une musette remplie de tartines, du beurre, du lard et une "topette" de cidre (1/4 de litre). Ils suspendaient leur musette à un clou sous le préau et mangeaient le midi sur place !

Jean : Parfois certains prenaient une soupe chaude avec l'instituteur. D'autres allaient casser la croûte au bistrot du bourg.

Les enfants : quand on habitait loin et qu'il pleuvait beaucoup est-ce que l'on venait quand même ?

Jean : oui, les enfants étaient courageux, décidés, ils acceptaient la souffrance. Ils parcouraient la campagne hiver comme été, chaussés avec des sabots et habillés avec des vêtements qui n'étaient pas imperméables...

Les enfants : est-ce que vous alliez jusqu'au baccalauréat ?

Jean : il n'y avait pas d'école secondaire. On allait jusqu'au certificat d'étude à 12 ou 14 ans maximum. Très peu avaient la chance de poursuivre leurs études au-delà en allant à Rennes. Les autres restaient travailler chez leurs parents ou en apprentissage.

Les enfants : vous aviez des leçons et des devoirs ?

Jean : souvent on apprenait nos leçons en gardant les vaches le jeudi.

Les enfants : vous aviez des punitions ?

François : on faisait des lignes d'écritures, cinquante à cent lignes en recopiant la même phrase ! Parfois c'était la mise au coin : la honte !

Il faut un village
pour éduquer un enfant.

(Proverbe africain)

Aujourd'hui l'éducation d'un enfant est assurée par la cellule familiale de base et l'école. Hier et depuis des centaines de générations l'enfant se construisait au contact de tout le village. Forgeant sa personnalité en comparaison de la diversité des caractères, des comportements et des situations.

L'organisation du foyer



Il y a soixante-dix ans à Saint-Senoux, l'homme produit et assure le revenu indispensable à l'achat de tout ce que l'on ne peut pas fabriquer soi-même. La femme organise et fait vivre le foyer avec très peu de moyens financiers, dans une relative autonomie. Les vêtements, ustensiles et outils nécessaires à la vie au quotidien sont fait en matériaux robustes mais précieux (tissu, bois, fer...). Ils ne sont pas facilement remplaçables et doivent être soigneusement entretenus.

L'absence totale d'appareils électroménagers nécessite une organisation rigoureuse. La lessive occupe à elle seule une part importante du temps et de l'énergie de la semaine pour beaucoup de femmes qui n'ont pas les moyens de s'offrir les services des lavandières. Dans beaucoup de communes avant guerre, les lavoirs ne sont

pas aménagés. Ils s'agit souvent de simples mares alimentées par une fontaine (un douë). L'hiver il faut casser la glace. Le froid est la principale cause de souffrance.

Les courses étant bien souvent faites par les enfants, la lessive est aussi l'unique occasion d'échange en dehors du cercle familial et du voisinage immédiat avec la sortie de la messe le dimanche.

Aux femmes revenait aussi l'entretien du potager, complément alimentaire indispensable, auquel s'ajoutait les soins aux animaux (traite des vaches, basse-cour...) et toute l'intendance de la maison - préparation des repas, éducation des enfants, soins aux personnes âgées... La journée pouvait débuter dès cinq ou six heures du matin pour s'achever vers les vingt-deux heures sans un moment de répit, et ce durant toute une vie.

Une vie bien remplie :

Il y a soixante-dix ans les familles comptaient couramment entre quatre et sept enfants. Le foyer pouvait atteindre près de dix personnes avec les grands-parents. Combien de temps fallait-il en moyenne pour effectuer des tâches courantes sans le secours des appareils électroménagers ?

- 1 - Une lessive hebdomadaire complète au lavoir.
- 2 - Préparer un déjeuner pour toute la famille sans eau courante, sans réfrigérateur, ni congélateur, ni gaz, ni électricité.
- 3 - Faire la vaisselle sans eau courante, avec l'eau du puits.

Réponses en dernière page

Témoignages

Vivre en famille



Station 2

Les enfants : comment on lavait le linge sans machines ni électricité ?

Pierre : on commençait par mettre le linge à bouillir dans une lessiveuse (une grande bassine en fer) au dessus d'un feu de bois. Ensuite on portait le linge au lavoir.

Julien : Au lavoir les femmes travaillaient à genoux sur de la paille dans une boîte en bois pour se protéger des éclaboussures. Elles battaient le linge vigoureusement : c'était les "battouès". Les langues étaient aussi bien pendues. Les femmes s'échangeaient tous les "potins" du village. Elles en rajoutaient pour mettre un peu de piment. C'est au lavoir que tout finissait par se savoir sur la vie des uns et des autres.

Le lavage terminé il fallait encore ramener le linge dans une brouette pour le mettre à sécher devant la cheminée l'hiver.

Les enfants : est-ce que la maman aidait les enfants pour les devoirs ?

Julien : la maman s'occupait de faire réciter les leçons, tout en tournant autour de ses casseroles ou en trayant les vaches ! C'était les séances de "rabachis".

Les enfants : est-ce que l'on faisait les courses ?

Yvette : on n'achetait pas souvent d'aliments : le potager et la basse-cour nous fournissaient tout ce qu'il fallait. Même le beurre était fait à la maison. On avait de la charcuterie qui se conservait bien. La cuisson des aliments se faisait au feu de bois dans la cheminée.

Les enfants : et le pain ?

Jean : chaque ferme faisait cuire son pain pour la quinzaine dans l'un des fours à pain du village. Le pétrissage était assuré par les hommes mais les femmes et les enfants pouvaient aussi y participer.

Les enfants : les femmes travaillaient aussi dans les champs ?

Jean : les femmes venaient en renfort dans les périodes où il y avait beaucoup de travail, au moment des foins par exemple.

Jean : l'arrivée des femmes marquait aussi le début d'une période où tout le monde s'entraidait et où on avait l'impression d'appartenir à une seule grande famille.

Sauvegarder les lavoirs.

C'est au milieu du XIX^{ème} siècle que les premières mesures furent prises en France pour encourager la construction de lavoirs par mesure d'hygiène.

Aujourd'hui, même si les lavoirs ont un intérêt architectural inégal, ils restent un élément important du patrimoine communal. C'est un monument à la mémoire de la souffrance et de l'abnégation de générations de femmes. C'est aussi la marque indirecte de l'identité de toute une communauté. Le lavoir était un forum où, au travers des conversations les plus anodines, se forgeait et s'entretenait l'âme de tout un village. C'est un symbole du rôle de la femme dans la société rurale traditionnelle : actrice et gardienne de la solidarité et de la cohésion sociale.

Le bourg au début du siècle



Il y a soixante-dix ans la commune est une entité autonome. Le bourg est construit autour de deux axes :

- un axe vertical matérialisé par l'église et son clocher, visible de loin, symbole de la vie spirituelle de la communauté, passerelle entre le ciel et la terre et lien entre les vivants et les morts.
- un axe horizontal matérialisé par la rue principale, regroupant les principaux commerçants et artisans. C'est un lieu d'échange et de solidarité où se forge une vie communautaire à laquelle chacun participe, riche ou pauvre. Tous se connaissent, tous sont plus ou moins parents.

A l'image de l'organisation communale, lien spirituel et lien social s'articulent de façon cohérente dans la vie de chacun pour permettre d'affronter la souffrance physique, l'inconfort et la promiscuité.

- La vie spirituelle au travers des événements et des périodes religieuses donne le relief indispensable à la semaine, à l'année, et permet de rompre avec le quotidien. Elle place chacun dans une représentation cohérente du temps et du monde.
- La vie sociale fait passer l'identité de la personne avant sa fonction économique. Elle donne un sens à la vie, de l'ouvrier agricole jusqu'au notable.



Le bourg dans les années 50



Témoignages

 Vivre autour
du clocher


Station 2

Les enfants : comment on faisait les courses ? Il y avait des magasins ?

Jean : il y avait au bourg quelques épiceries/merceries/bazar ou l'on trouvait tout ce qu'on voulait, la boucherie, plusieurs cafés et une boulangerie.

François : il y avait aussi des commerçants ambulants; les marchands d'étoffes par exemple. La maman achetait du tissu au mètre et c'est une couturière qui cousait les vêtements.

Pierre : il y avait au moins sept ou huit bistrotts. Pour beaucoup c'était une activité annexe. Certains s'improvisaient coiffeur le dimanche matin par exemple.

Les enfants : pourquoi y avait-il autant de cafés ?

François : il n'y avait pas de lieux de rencontres comme maintenant. Au café, hommes et femmes partageaient les tables dans une forte ambiance.

Les enfants : vous alliez au marché ?

Jean : non, il n'y avait pas de marché. Beaucoup d'habitants cultivaient leurs propres légumes dans leur potager et dans les champs.

Les enfants : vous aviez assez d'argent ?

Jean : on n'avait pas besoin de beaucoup d'argent et on en avait très peu. On achetait le strict nécessaire, juste ce que l'on ne pouvait produire ou fabriquer soi-même.

Pierre : Les commerçants faisaient crédit.

Ils faisaient office de banquier et ce n'était pas les plus pauvres qui étaient les plus mauvais payeurs.

Jean : Dans beaucoup de familles c'était les enfants qui faisaient les courses. On ne leur donnait pas d'argent. Les parents passaient régler plus tard.

Les enfants : il y avait des artisans ?

François : ils ont aujourd'hui presque tous disparu. Le maréchal-ferrant ferrait les chevaux et fabriquait l'outillage pour les agriculteurs, le cordonnier réparait les galoches, le sabotier creusait les sabots et deux menuisiers rabotaient... à la main.

Les enfants : comment étaient faites les maisons ?

François : en terre ou en pierre. On utilisait des matériaux du coin et de la main-d'œuvre locale.

Du nécessaire au superflu.

Aujourd'hui, on peut choisir de changer de téléphone ou de voiture même s'ils sont loin d'être hors d'usage. Il y a soixante-dix ans, une décision d'achat était presque toujours liée à une nécessité absolue ou à un effort. La distinction entre nécessaire et superflu était ressentie physiquement.

A l'heure du "village planétaire", l'estimation de nos besoins repose davantage sur l'émotif et le subjectif. Pouvons-nous encore avoir une perception durable de nos ressources ?

Bien être, mal être au quotidien



L'église de Saint-Senoux

Dans la mémoire de nos anciens les souffrances et la promiscuité quotidienne semblent s'effacer devant le souvenir d'une vie sociale heureuse. Grand-parents, parents et enfants avaient la même lecture cohérente du passé, du présent et de l'avenir.

Il y a soixante-dix ans, le sentiment de bien être reposait sur des repères simples :

- Une bonne moisson pour le paysan ou une bonne production pour l'artisan, renforcée par le sentiment du devoir accompli.
- Le partage et la solidarité de toute une communauté autour des événements marquant la vie rurale : la tuerie du cochon, les moissons, les événements religieux...
- une veillée où jusqu'à trois générations pouvaient partager une même culture.

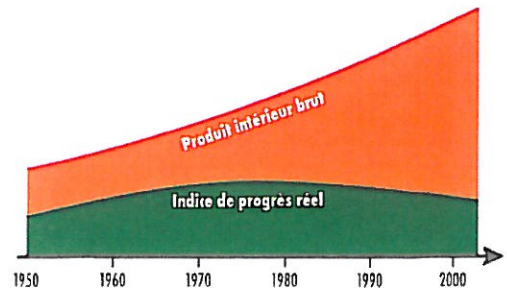
A l'inverse, un sentiment de mal-être était presque toujours en relation avec une situation où la survie de l'individu, de la famille ou de la communauté était physiquement engagée.

- La perte d'un animal, qu'il soit source motrice vitale (cheval, bœuf), source de revenu ou complément alimentaire (vache, chèvre...).
- La maladie - on ne faisait que rarement appel au médecin et pas seulement pour des raisons financières : beaucoup mettaient un point d'honneur à se remettre d'aplomb sans aide extérieure.
- Les intempéries, la guerre, touchant une communauté impuissante.

Dans ces circonstances, la solidarité ne pouvait parfois plus s'exprimer qu'au travers des célébrations religieuses.

Le produit intérieur brut mesure le niveau de production de biens et services.

En tenant compte d'autres paramètres, comme le coût et la distance travail/domicile, les taux d'accidents ou d'insécurité, il est possible d'établir un indice de bien être ou de "progrès réel". Pour le monde occidental cet indice tend à décroître à partir du début des années 80.



Témoignages

Évènements heureux ou malheureux



Station 3

Les enfants : vous alliez chez le dentiste ?

Yvette : il n'y avait pas de dentiste et pas d'anesthésie ! La plupart du temps on arrachait une dent cariée. La douleur était la même pour tout le monde et on ne s'en plaignait pas.

Les enfants : quand vous étiez malades vous aviez des médicaments pour vous soigner ?

Jean : pour la pharmacie il fallait aller à Guichen, c'était loin ! Bien souvent on faisait nos propres médicaments - par exemple des pétales de lys dans de l'alcool pour soigner les petites plaies. On faisait aussi appel aux rebouteux et guérisseurs. On n'appelait pas souvent le médecin. Il passait parfois de sa propre initiative, sans se faire payer, auprès des familles en difficulté.

Yvette : le médecin n'était pas toujours là quand une femme était sur le point d'accoucher. Il fallait se débrouiller. Le savoir faire de sage-femme était transmis de génération en génération.

Les enfants : vous aviez des veillées au coin du feu ?

Yvette : c'était un moment privilégié où toute la famille se trouvait réunie. Chez nous les femmes raccommodaient ou tricotaient, tandis que le père tressait des paniers. On se racontait des histoires. On évoquait aussi les évènements passés et à venir comme la préparation des fêtes religieuses ou les moissons.

Les enfants : le dimanche vous aviez des loisirs ?

François : nous avons peu de loisirs ; le palet, parfois les cartes. La pêche et la chasse étaient aussi très appréciées. C'était l'occasion de braver les interdits en faisant un peu de braconnage tout en apportant à la maison un complément alimentaire parfois indispensable.

Simone : les meilleurs moments étaient des temps de partage, où toute la communauté se retrouvait solidaire à l'occasion d'un évènement aussi bien heureux que malheureux. Pour les foins par exemple, on faisait appel aux voisins que l'on aidait ensuite. Il pouvait y avoir une vingtaine de personnes à travailler ensemble dans la bonne humeur.

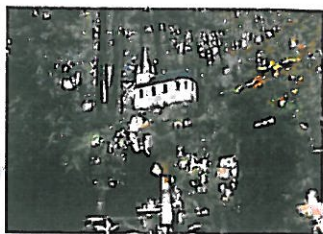
S'émouvoir...

Chaque jour nous apporte son flot d'informations en provenance de toute la planète, produites en dehors de notre rayon d'action. Ce sont bien souvent autant d'émotions subies, positivement ou négativement, sans que l'on puisse y faire quoique ce soit.

Il y a soixante-dix ans les émotions étaient liées à des situations et des actions en rapport avec le vie quotidienne.

Qu'une nouvelle soit bonne ou mauvaise, le plus important est la façon dont nous l'intégrons dans notre quotidien.

La part du rêve



Reconstitution de la grotte de Lourdes :
chaque famille sennonnaise a apporté sa pierre.

Si la notion même de loisir n'avait pas sa place dans le quotidien de la vie rurale d'il y a soixante-dix ans, les témoins de l'époque n'ont pas le souvenir d'une vie monotone. Du plus jeune au plus âgé, chacun était disponible à une tâche à la hauteur de ses possibilités, à l'exception des moments de pratique religieuse. Le dimanche était le temps fort de la semaine marqué par un sentiment de renouveau physique et moral. Renouveau physique par la grande toilette, le changement des vêtements de la semaine. Renouveau moral par la convivialité et la participation à la messe dominicale.

Les cérémonies étaient la principale occasion d'échapper au quotidien. La sortie de la messe et les réunions aux bistrots étaient des temps de convivialité et de détente très attendus. La préparation des grands événements

religieux mobilisait toute la population durant plusieurs jours. Les familles rivalisaient d'imagination pour décorer un reposoir ou tapisser le chemin de procession de la fête Dieu. Avec très peu de moyens, on faisait en sorte que le rêve devienne une réalité partagée par les habitants de toutes conditions et tous âges.

La diversité et la richesse naturelle de la commune étaient aussi source d'évasion. Les bois étaient un immense terrain de détente où les enfants inventaient des jeux et fabriquaient des jouets.

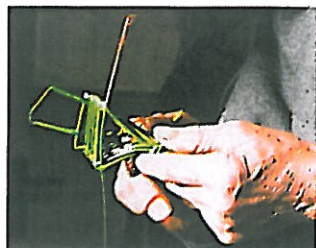
La chasse et le braconnage étaient également un divertissement et un complément de protéines indispensable.



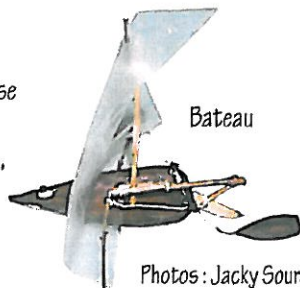
La petoëre



Le sublet (sifflet)



Fabrication d'une chaise
miniature



Bateau

Photos : Jacky Sourdrille

Témoignages

Rêves d'enfants



Station 4

Les enfants : est-ce que l'on fêtait Noël et poisson d'avril ?

François : Noël était une fête religieuse. On parlait plutôt de la fête du "petit Jésus".

Yvette : c'était une fête pleine de magie et de mystère. La préparation de la crèche, les répétitions de la chorale, la messe de minuit à laquelle tout le monde participait. Nous entrions dans un monde plein de lumières, de chants merveilleux et d'odeurs envoûtantes de sapins et de mousses. Nous ne pensions pas aux cadeaux comme maintenant !

Les enfants : vous aviez des chocolats et des jouets ?

Jean : les chocolats coûtaient très cher et nous fabriquions nos jouets nous-mêmes. Le cadeau le plus important était une orange qui symbolisait bien la fête du petit Jésus. Nous étions heureux ! On ne la mangeait pas tout de suite. Plus tard on récupérait la peau pour faire de la liqueur.

Simone : les filles fabriquaient des bijoux avec des glands taillés de différentes formes, les "yandras", ou des poupées avec des pommes et des patates.

Jean : les garçons construisaient des cabanes avec des branchages. Ils fabriquaient des sifflets, des bateaux, des moulins à eau et la fameuse "petoère", sorte de sarbacane réalisée en sureau et châtaignier.

François : la nature nous procurait tout ce qu'il fallait pour nous distraire, on ne percevait pas notre environnement comme aujourd'hui. Les bois étaient pleins de mystères, source de légendes merveilleuses ou effrayantes racontées le soir au coin du feu.

Simone : on nous racontait la légende de "Payelle". C'était une chèvre blanche qui apparaissait dans un chêne les soirs de pleine lune. Payelle était l'incarnation d'un esprit maléfique. Celui qui l'apercevait était condamné ! Il valait mieux rester chez soi !

Les enfants : que faisiez-vous le mercredi ?

Yvette : à l'époque le jour de congé était le jeudi. Les enfants se concertaient pour mener les vaches au même endroit afin d'être ensemble. On ne s'ennuyait pas. Nous vivions proches de la nature. Chaque saison apportait des joies différentes.

Temps subi et temps choisi.

L'essentiel de la vie économique du village reposait sur des activités gérées sous la contrainte des éléments naturels mais avec une grande liberté d'organisation. Les vacances n'existaient pas et n'auraient pas semblé utiles. La convivialité, le partage et la solidarité en toutes circonstances suffisaient à prendre du recul face aux difficultés quotidiennes.

Les cercliers



Pommiers et châtaigniers ont été, jusque dans les années cinquante, deux ressources complémentaires bien caractéristiques du paysage sennonais. Les pommes assuraient la production de cidre et les châtaigniers la matière première des cercliers pour la fabrication des cercles indispensables aux tonneaux.

Coupés tous les sept ans, les taillis étaient ainsi un moyen de valoriser des terres vouées sinon aux friches d'ajoncs et de genêts.

L'activité des cercliers débutait en septembre par le montage des loges faites de bois et fagots, lieu de travail pour une ou deux personnes. C'était une communauté d'une dizaine d'hommes qui se constituait pour tout un hiver.

Les abatteurs coupaient le bois et fournissaient des perches de trois ou quatre mètres ; les cercliers fendaient ces perches en deux, dans le sens de la longueur, avant de les amincir avec un impressionnant couteau recourbé, à deux poignées.

Chaque latte de bois était ensuite foulée,

cintrée à la main et maintenue par des liants en écorce de châtaignier. On les empilait ensuite pour former un môle rond de vingt-quatre lattes, mesurées "en pieds".

Ces môles étaient vendus en fonction de l'entretien des tonneaux et de la quantité de cidre fabriquée. Si la récolte des pommes était mauvaise : pas de cidre, pas de cercles vendus et un manque à gagner angoissant. Les patrons cercliers étaient contraints de stocker leur production jusqu'à la saison suivante tout en ayant les tâcherons et le bois à payer. Le métier de cerclier constituait cependant un revenu complémentaire pour des familles ne disposant, par ailleurs, que d'une très petite exploitation pour vivre.

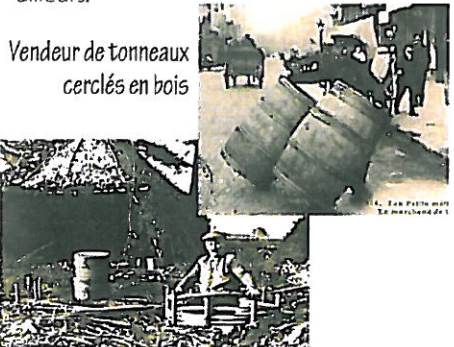
La saison de coupe s'achevait au printemps avec la montée de la sève. La fabrication des cercles pouvait se poursuivre jusqu'à épuisement des perches au mois de mai.

Les cercliers devaient alors trouver du travail ailleurs.



Amincissement

Cintrage



Vendeur de tonneaux
cerclés en bois

© E. N. P. 1988
E. N. P. 1988

Témoignages

La vie dans
les taillis

Stations 5 & 6

Les enfants : comment les cercliers faisaient-ils pour vivre l'été alors qu'il n'avaient plus de cercles à fabriquer ?

Jean : les cercliers proposaient leur service auprès des agriculteurs à partir du mois de juin. C'était le début de la période dite de "mêtive" durant l'été où les exploitations recrutaient pour les gros travaux (récoltes, foin). Le marché de la Saint-Jean à Guichen était l'occasion de trouver un employeur. Les personnes cherchant du travail uniquement pour la "mêtive" arboraient un épi de blé à la poche du veston. Celles cherchant à être employées toute l'année mettaient une rose. D'autres profitaient aussi de l'occasion, comme les charretiers qui mettaient un petit fouet à la boutonnière pour montrer leur disponibilité.

Les enfants : comment faisiez-vous pour apprendre le métier, il y avait une école de cercliers ?

François : il n'y avait pas d'école, il fallait faire un apprentissage. Le jeune était formé le plus souvent chez un patron. Il s'engageait à travailler pour lui durant une période donnée en échange de sa formation. C'était un métier qui demandait beaucoup de force musculaire, on ne pouvait pas commencer avant quatorze ans.

Marie-Annick : le plus dur c'était le froid. J'ai souvent entendu mon père dire "mais qu'est-ce que j'ai pu avoir froid".

Ils travaillaient toujours debout et malgré l'effort musculaire ils se réchauffaient difficilement.

Les enfants : votre papa rentrait chez lui le midi ?

Marie-Annick : non, il partait le matin avec son casse-croûte, parfois du hareng séché et une réserve de cidre. On ne le voyait revenir le plus souvent qu'à la nuit tombée, il soupaît et se couchait après une courte veillée au coin du feu... Mais il ne s'est jamais plaint. Je l'ai toujours vu partir heureux à son travail.

Les enfants : vous partiez en vacances ?

Jean : la notion même de vacances n'existait pas. Prendre du loisir était impensable, c'était bon pour les "fainéants de la ville". Le dimanche était le seul jour de repos. Pourtant personne ne s'en plaignait parce que nous étions solidaires et tous logés à la même enseigne.

Le temps des artisans.

Si les gestes techniques des cercliers étaient simples, une production de qualité nécessitait anticipation et organisation. Les efforts fournis étaient acceptables aussi bien mentalement que physiquement car librement consentis. Le travail était vécu dans son intensité et dans sa durée en relation avec la matière et en relation avec les autres. C'était le temps des artisans.

Percevoir le monde



Il y a soixante-dix ans, les habitants de Saint-Senoux n'avaient que rarement l'occasion de franchir les limites de la commune. L'environnement quotidien ne dépassait pas quelques kilomètres. Chaque commune constituait une entité économique et sociale relativement autonome. Le manque d'échanges favorisait les écarts de niveau de vie d'un bourg à l'autre.

A Saint-Senoux, l'arrivée du chemin de fer et la présence d'une voie navigable, la Vilaine, ont facilité les échanges économiques et l'apport d'idées nouvelles. Les cercliers ont su trouver des débouchés jusqu'en Angleterre et le machinisme agricole s'est développé plus rapidement. Les sources d'informations directes étaient cependant limitées.

La presse n'était lue que par quelques érudits. Pour l'essentiel de la population les nouvelles étaient transmises par le crieur public, l'homélie à la messe dominicale et le bouche à oreille... L'absence d'images laissait place à l'imagination dans la représentation d'un monde perçu comme lointain, voire abstrait. L'essentiel des informations reçues au quotidien concernaient la commune ou le voisinage. On pouvait réagir aux nouvelles par une entraide directe, la vie était communautaire.

La multiplication des postes de radio bon marché puis la télévision dans les années soixante ont marqué la fin d'un monde sans ondes ni images.

Trajets et distances :

Combien de temps faut-il pour aller de Saint-Senoux à Guichen à pied ? _____

Combien de temps faut-il pour aller de Saint-Senoux à Rennes ?

1 - à pied : _____

Combien de temps fallait-il il y a 70 ans pour aller de Rennes à Paris ?

1 - en train : _____

2 - en calèche : _____

Reprenez en dernière page

Témoignages

Se déplacer,
communiquer

Station 7

Les enfants : vous alliez souvent à Rennes ?

Jean : non, il y avait très peu de voitures. On prenait le train ou on profitait d'une occasion avec une personne qui avait la chance d'en avoir une. Peu avant Noël il nous arrivait d'aller à Rennes pour admirer les illuminations et les vitrines. C'était un grand moment de découverte et de rêve.

Bernard : pour les garçons, le service militaire était la seule occasion de "voir du pays" et de rencontrer d'autres jeunes avec d'autres habitudes de vie.

Jean : il y avait de grandes différences d'un bourg à l'autre. Parcourir quelques dizaines de kilomètres à l'époque, c'était comme aller en Pologne aujourd'hui.

Les enfants : vous aviez le téléphone ?

Jean : dans le bourg il n'y avait que le boucher à être équipé. Sinon il fallait aller à la poste. On ne passait pas des heures au téléphone, cela coûtait cher.

Les enfants : vous aviez la télévision ?

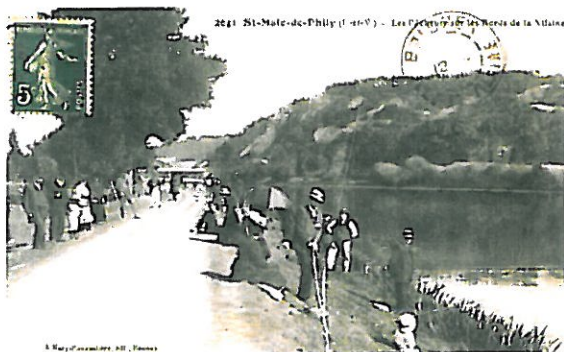
François : non, impensable, ni même la radio, il n'y avait même pas d'électricité dans les villages !

Les enfants : vous n'aviez pas du tout d'informations alors ?

François : les informations officielles étaient données par un crieur public sur la place de l'église le dimanche et affichées sur les murs de la mairie. Les nouvelles locales étaient colportées au jour le jour par le bouche à oreille. Quand les cloches de l'église sonnaient le glas ou le tocsin, on accourait pour en savoir plus ou proposer son aide.

Les enfants : vous alliez au cinéma ?

Simone : il n'y avait pas de cinéma après la guerre 39-45. Nous avions droit à une ou deux projections par an dans la salle du patronage. J'avais une dizaine d'années, j'étais fascinée...



Rendez-vous à Saint-Senoux le dimanche, en profitant du "train des pêcheurs" qui partait tôt le matin de Rennes.

La présence de la ligne de chemin de fer a grandement contribué à l'ouverture de la commune sur le monde extérieur.

Une question de diversité

A Saint-Senoux on parlait et on parle toujours gallo. Le gallo n'est pas une déformation de la langue française comme on l'a cru longtemps. Bien que très proche du français dont il partage l'origine latine, c'est une langue à part entière, aujourd'hui reconnue et enseignée comme telle. Avec le gallo, c'est une partie de la mémoire collective du pays qui a traversé près de quinze siècles d'histoire.

Une langue n'est pas seulement un moyen de communiquer. C'est aussi un cadre pour percevoir le monde et pour penser. La diversité des expressions linguistiques apporte aussi une diversité dans la façon dont sont abordés les problèmes auxquels nous sommes confrontés. C'est un facteur de capacité d'adaptation de notre société.



Le retour des faneurs (col. musée de Bretagne)

Témoignages

Expressions en gallo

Quelques expressions en gallo de Saint-Senoux et d'ailleurs, recueillies par André Bienvenu dans le cadre de son ouvrage "préchou d'gallo" - Rue des Scribes Editions.

- *Les mauvais jours arrivent lorsque la mère est à maturité :*
Maore murte, faillis jous n'endure.
- *Celui qui fabrique des fagots à la lueur de la lune, faut-il qu'il soit avare :*
Fagotae o soula du bedouao.
- *Retourner sa veste :*
Dvirae son anghille a rvé.
- *L'année où il y a beaucoup de cerises est une triste année pour les pommes :*
Qant la rochette roqe o boé, le pepin lli monte pas.
- *Une expression très appropriée si l'on vient à croiser une très belle jeune fille :*
Maodit de maodit, nen vayci don y-ene de saprément bin foutue su son boé.
- *Regardes-donc cette pauvre fille qui fait tapisserie assise sur son banc :*
Mire don, ta, la pao' la qh'y est a'halae siétée su la bancelle...
- *Faire bouche cousue.*
Boutae un dayot su le pillot.
- *Celui-là parait fort, mais on peu le plier comme une tige de bourdayne.*
Sti-la, est un failli echaliae de bourdayne.
- *Mauvais parents ne donnent pas toujours mauvais enfants :*
N'y a des fas des bons rjets su ene maovaize rcépée.



Broyeuses de lin au début du siècle.



La coiffe de Saint-Senoux.

Réponses aux questions

- P6 : "les équipements" : eau courante - éclairage électrique - gazinière
- lave-vaisselle - four - réfrigérateur - horloge.
- P8 : "le cauchemar de générations d'écoliers" :
 - Remplissage du bassin avec les deux robinets : 6'40"
 - Les deux trains se croiseront à 15h12.
- P10 : "une vie bien remplie" :
 - Une lessive hebdomadaire au lavoir : une journée
qui pouvait se terminer très tard le soir.
 - Préparer le déjeuner : environ deux heures.
 - Faire la vaisselle : environ une heure.
- P20 : "trajets et distances" :
 - Pour aller de Saint-Senoux à Guichen à pied : 1h30.
 - Pour aller de Saint-Senoux à Rennes à pied : environ 7h - il arrivait que des Sennonais aillent vendre des produits de la ferme à Rennes en faisant l'aller et retour à pied dans la journée.
 - Pour aller de Rennes à Paris en train (dans les années 30) : en moyenne 6h.
 - Pour aller de Rennes à Paris en calèche : 3 à 4 jours
avec un relais tous les 50 km en moyenne.

Les contenus du sentier d'interprétation et du livret ont été réalisés
avec les témoignages et le concours de :

André Brielles - André Bienvenu - Pierre Gérard - Jean Grasland - Jean-Pierre Hersant - Jean Herfroy
Simone Jamet - Bernard Langlais - François Lemarié - Yvette Lodet - Julien Landais - Bernard Olivier
Joseph Piel - Jean-Claude Sanson - Jacky Sourdrille - Marie Annick Taillandier.
Les enfants de l'école publique et de l'école privée.

Textes du livret : Yves Lemasson avec la participation de François Lemarié, André Bienvenu, Pascal Prougeansky.

Textes du sentier : Pascal Prougeansky.

Illustrations : Pierrick Legobien

**Sentier et livret réalisés par la Communauté de Communes du Canton de Guichen,
avec le soutien technique et financier du Pays des Vallons de Vilaine, des élus de la commune
de Saint-Senoux, du Conseil Général d'Ille-et-Vilaine et de la Région Bretagne.**

